

**Françoise Thom**, *Comprendre le poutinisme*, Paris, Desclée de Brouwer, 2018, 240 p. – ISBN 978-2-220-09426-7.

« Comprendre comment les dirigeants russes perçoivent le monde et les hommes » (p. 10), tel est l'objectif ambitieux que se fixe Françoise Thom dans son dernier livre, destiné au large public. Historienne et spécialiste de la Russie, l'A. cherche d'abord à retracer les origines du régime politique marqué par le nom de son dirigeant, Vladimir Poutine, pour se pencher plus longuement sur ses effets, jugés néfastes, à l'intérieur du pays comme à l'étranger. De là découle la structure de l'ouvrage, séparé en deux parties.

La première partie, laconiquement intitulée « La base russe », s'ouvre, non sans surprise, par un aperçu du monde carcéral russe depuis les débuts de l'époque soviétique. Le constat est sans appel : la société russe, à l'exception notable d'une « frange européanisée et urbanisée qui représente environ 20 % de la population », est imprégnée par « la mentalité de la pègre » (p. 14, 19). Celle-ci conditionne « l'organisation spontanée du tissu social en clans », ce qui empêche à son tour « l'émergence d'un État moderne » car les clans ou « mini-communautés » ne connaissent ni coopération ni solidarité (p. 19-20).

Cette image, tel « l'état de nature » chez Hobbes, référence que l'historienne prend d'ailleurs à son compte, s'avère centrale dans l'explication de la « genèse » du poutinisme que propose Françoise Thom. Sa portée est double. D'un côté, le régime de Vladimir Poutine est lui-même considéré comme un clan développé « en osmose avec la pègre », qui est parvenu à prendre le contrôle de l'État (p. 25). L'A. insiste sur l'ancrage du système poutinien dans les transformations engendrées par la *perestroïka*, rapidement détournées au profit des intérêts corporatistes de l'ancienne *nomenklatura* soviétique, des oligarques et surtout des *siloviki*, officiers des ministères « de force » (police, armée, sécurité d'État) dont

V. Poutine et son entourage. À travers les manipulations électorales-médiatiques (la « com ») ou la privatisation « sauvage » orchestrée par les réformateurs dits libéraux, ces clans, tous la proie d'une « immense soif d'acquisition et d'enrichissement immédiat » (p. 26), finissent par mettre en place un « régime prédateur ».

De l'autre côté, le schéma d'une société russe sectaire permet à l'A. d'expliquer l'apparente légèreté avec laquelle cette première accepta un système politique autant « archaïque » et autoritaire que « cynique » et manipulateur. Mis à part la paupérisation d'une grande partie de la population au cours des années 1990, la peur du terrorisme, qui surgit au lendemain de l'opération militaire de Moscou à l'encontre de la Tchétchénie rebelle, joue ici un rôle capital : « les Russes ont soif d'ordre et de stabilité » à tout prix (p. 48). Car un peuple terrifié, toujours dans le sillage de la conception hobbesienne, « est prêt à accepter n'importe quoi » (p. 49), même une dictature amoralisée et sans scrupules.

C'est bien la figure de Vladimir Poutine que Françoise Thom place au cœur de son récit, qui dresse un portrait psychologique du leader russe agissant « conformément à son ADN kégbiste, sans stratégie d'ensemble, mais animé d'une volonté maniaque de contrôle politique » (p. 69). Cette volonté couplée à « l'obsession de l'unité » (p. 67) aurait conduit le chef du Kremlin à mettre en œuvre un processus de centralisation à outrance qui se poursuit dans tous les domaines : l'économie (création de monopoles d'État ou lancement de grands projets d'infrastructure), les médias, le système des partis ou les relations entre Moscou et régions. Au demeurant, l'A. décrit, à partir d'une gamme de sources de presse, un système clientéliste sans idéologie qui, en amplifiant la corruption et l'enrichissement de la bureaucratie jusqu'au sommet de l'État, se contente de cultiver la haine de l'Occident ou encore « l'hystérie chauvine » (p. 111) vis-à-vis des États voisins pour faire oublier aux Russes de plus graves problèmes internes comme la pauvreté, le faible développement économique ou les inégalités criantes. Afin d'expliquer la vitalité du régime poutinien, Françoise Thom invoque, non sans raison, « un caméléon insaisissable » qui sait tirer profit de l'occasion (p. 93). Dans le même temps, l'historienne s'intéresse peu aux mécanismes institutionnels ou

rapports de force ayant permis aux acteurs dominants, à des moments différents, de « maximiser » leur pouvoir<sup>1</sup>.

La deuxième partie de l'ouvrage, intitulée « Le poutinisme et le monde », est pourtant exclusivement consacrée aux relations entre Russie et Occident, ce dernier étant de plus réduit aux États-Unis ainsi qu'à une poignée d'États ouest-européens. Selon l'A., la politique étrangère russe repose sur un paradoxe fondamental : elle serait dérivée à la fois d'un « sentiment de toute-puissance et d'impunité » dans les élites et « du complexe d'infériorité profondément enraciné dans les masses » (p. 137). Ce mélange quelque peu surprenant ouvre la voie à une politique nerveuse, agressive, voire même revancharde, laquelle s'inscrit dans la logique d'un bras de fer permanent avec l'Occident, qu'il s'agisse d'affirmer le statut de l'État russe sur la scène internationale ou de garder son « étranger proche » sous tutelle.

Après l'échec de la Russie à intégrer les structures occidentales au début des années 2000, V. Poutine passe à l'attaque. Bien que l'A. dénonce le « code criminel » de la diplomatie russe (p. 143), elle reconnaît pour autant sa part d'« efficacité » quant à la destruction de « ce qui reste de la solidarité transatlantique, puis de la solidarité entre Européens » (p. 156). Françoise Thom va jusqu'à comparer la politique étrangère de V. Poutine avec celle d'Hitler dans les années 1930, dans la mesure où ces dirigeants auraient partagé le même but : « paralyser la volonté de résistance des Occidentaux » (p. 167). C'est dans cette perspective que la Russie aurait fait une démonstration de force en Géorgie, en 2008, puis en Ukraine, en 2014, lorsqu'elle annexait la Crimée et accordait son soutien aux séparatistes dans l'Est ukrainien. Qu'on approuve cette interprétation, radicale, ou non, l'A. a tort de caractériser la conception que se font les dirigeants russes des relations internationales comme « prépolitique » (p. 185), étant donné que celle-ci emprunte largement à la *Realpolitik*. De même, postuler que le Kremlin parvient à exporter son modèle « clanique » à l'étranger (p. 139), c'est sous-estimer les logiques locales du clientélisme dans nombre de pays de l'ex-URSS, et bien au-delà.

Françoise Thom considère que les dirigeants russes ont procédé à « la construction accélérée d'un grand empire eurasiatique » (p. 159), telle l'Union économique eurasiatique lancée en 2015, dont

---

1. Voir Vladimir Gel'man, *Authoritarian Russia: Analyzing Post-Soviet Regime Changes*, Pittsburgh (PA), University of Pittsburgh Press, 2015.

l'intention serait *in fine* de faire glisser les Européens dans l'orbite de Moscou. Comment ? Par le biais d'un « néo-Komintern » poutinien qui chercherait à affaiblir l'Union européenne et la démocratie libérale de l'intérieur, affirme l'A. En réactivant les méthodes soviétiques (propagande, « guerre psychologique », « stratégie de nuisance tous azimuts »), la Russie épaulerait ainsi, tant moralement que financièrement, les partis d'extrême droite et d'extrême gauche, les souverainistes et les europhobes (p. 198-199). Elle aurait même contribué à enflammer les nationalismes et les irrédentismes sur le Vieux Continent, en plus de l'hypothétique ingérence russe dans les élections aux États-Unis.

Dans le dernier chapitre, Françoise Thom expose le danger d'une éventuelle « convergence » de l'Occident avec la Russie, où « le bolchevisme a détruit de fond en comble le substrat civilisationnel » (p. 220). Ainsi, l'A. met les Occidentaux en garde contre « l'admiration de la force brutale » et « l'indifférence à la vérité » qu'incarnerait le régime poutinien. En bref, l'A. véhicule, volontairement ou non, une représentation pérenne de la Russie et des Russes dans le débat européen à l'époque moderne, celle des « barbares à nos portes » (*Barbarian at the gate*), mise au jour notamment par Iver Neumann<sup>2</sup>. Pour se sauver, la civilisation de l'Occident devrait donc faire preuve d'une grande vigilance vis-à-vis de son voisin de l'Est. Car comprendre le poutinisme signifie après tout « comprendre ce que nous risquons » (p. 222).

L'ouvrage de Françoise Thom pourrait servir d'introduction (très) critique à la politique russe contemporaine, à condition toutefois que le lecteur ne se laisse pas intimider par une approche qui omet de faire la distinction entre comprendre et juger, expliquer et condamner.

*Sergei Fediunin*

*Centre de recherches Europes-Eurasie (CREE), INALCO*

---

2. Voir Iver B. Neumann, *Uses of the Other. The « East » in European Identity Formation*, Minneapolis (MN), University of Minnesota Press, 1999.